

**SANTÉ.** En France, le nombre de suicides et de gestes désespérés augmente, particulièrement chez les adolescentes

## Les établissements scolaires face au risque de suicide des jeunes

«ON y est confronté au moins une fois par an», situe Patrick\*, le principal d'un collège du Cotentin interrogé sur la question du suicide chez les jeunes. Christian, à la tête d'un établissement de plus grande envergure, confirme : «Chaque année, on a 5/6 élèves qui montrent un mal-être. Les scarifications sont malheureusement assez récurrentes. Et il y a des élèves, dans des situations difficiles à l'extérieur du collège, qui partent aux urgences pédiatriques, oui. Les idées suicidaires chez nos jeunes, c'est bien une réalité.» Les chiffres sont alarmants (voir encadré). Le Cotentin ne fait pas exception.

« Une de ses copines nous a alertés... »

«On a récemment eu le cas d'une jeune fille chez qui on sentait monter un certain vague à l'âme, raconte Patrick. Une de ses copines nous a alertés et nous avons averti sa famille. Cela a permis à ses parents de se rendre compte de sa situation et à nous de rebondir dans l'établissement.» Dans d'autres cas, malheureusement, l'élève est passé à l'acte. «Nous n'avons eu aucune explication claire sur ce qui a mené un de nos élèves à se donner la mort, témoigne Armand, le responsable d'un autre établissement scolaire du Cotentin. Ni ses parents d'ailleurs, il y a beaucoup de colère. On ne peut pas tout voir venir.»



Les conduites suicidaires et les mutilations sont aussi une réalité dans le Cotentin. Archives Jean-Paul BARBIER

Il y a, *a contrario*, les «chances inouïes». Un élève cotentinois a ainsi pu compter sur la présence d'esprit d'un collégien habitant à plusieurs centaines de kilomètres d'ici et avec qui il jouait à un jeu vidéo en ligne. «Il a évoqué le souhait de mettre fin à ses jours, témoigne Armand. Ce collégien très bien intentionné a réussi à trouver le nom de notre établissement et il nous a envoyé un message dans la nuit. Dès le matin, nous avons pu diriger l'élève en question vers les urgences pédiatriques. Il va

beaucoup mieux aujourd'hui.» L'Observatoire national du suicide propose une fiche sur «la prévention du suicide au sein de l'Éducation nationale», au regard de la dégradation de la santé mentale des enfants et des adolescents depuis quelques années : dépression, pensées suicidaires et tentatives de suicide. Des «groupes de travail», des «mesures», des «séminaires» et des «formations» ont été mis en place dans le sillage des Assises de la santé mentale et de la psychiatrie en

2021. Il est notamment question de secourisme en santé mentale et d'appui sur les médecins, les psychologues, les infirmiers et les assistants sociaux.

Patrick ironise : «Vous rigolez ou quoi? On travaille avec des bouts de professionnels de santé qu'on se partage avec d'autres établissements. Ils sont là un jour par semaine. La santé, c'est le parent pauvre, particulièrement dans la Manche.» À la question de la pertinence de leur présence «à demeure» dans les établissements scolaires, ce

principal répond : «Cela nous permettrait d'être plus efficaces. Mais on fait avec.»

« Il y a encore de la fraternité entre eux »

Comment ses pairs font-ils «avec», justement? «On est plus attentifs à ceux qui sont isolés, observe Christian. On remarque que ça touche davantage ceux qui sont en 4<sup>e</sup>. On fait en sorte que le collège soit un

sanctuaire et on passe le relais à des structures spécialisées dès qu'on a des craintes.» Patrick explique pouvoir compter sur le «cercle restreint» composé du chef d'établissement, de la vie scolaire et du personnel médico-social pour suivre régulièrement l'évolution des enfants fragiles. «On constate que ce sont les copains et les copines qui sont les premiers à être au courant quand ça ne va pas, poursuit-il, mais pas forcément la famille ou les profs. Il y a encore de la fraternité entre eux.»

Pour ce qui est des smartphones et des réseaux sociaux, Patrick hésite : «D'un côté, ils ont remplacé les petits mots qu'on se passait sur les bancs de l'école. Les méchancetés se transmettent désormais le soir, la nuit, le week-end et pendant les vacances sur les téléphones. Ça a un effet beaucoup plus lourd sur les jeunes. Mais d'un autre côté, le numérique leur permet aussi de nous avertir plus vite. Les élèves qui donnent l'alerte n'hésitent pas à nous contacter via l'ENT [l'Espace Numérique de Travail, NDLR].»

Et quid des parents, dès lors qu'ils sont alertés? «C'est tout ou rien, tranche Patrick. Certaines familles tombent des nues, disent qu'elles avaient des doutes et prennent les choses en main. D'autres sont dans le déni, nous assurent qu'il n'y a aucun souci ou nous demandent de quoi on se mêle...»

• Ludivine LANIEPCE

► \* Les prénoms ont été modifiés.

### Des chiffres alarmants

Selon le dernier rapport de l'Observatoire national du suicide paru fin février, depuis quelques années, le taux de suicide en France repart à la hausse après avoir été en baisse depuis les années 1980. Du côté des adolescentes, la situation est même «alarmante»: «Depuis 2016, les hospitalisations pour gestes auto-infligés chez les adolescentes et les jeunes femmes de moins de 25 ans sont en hausse. Cette tendance s'est nettement accélérée à partir de 2020. En 2023, environ 516 jeunes femmes âgées de 15 à 19 ans sur 100 000 ont été hospitalisées pour des gestes auto-infligés, contre 333 sur 100 000 en 2015. Par ailleurs, près d'une adolescente sur quatre déclare avoir eu des pensées suicidaires au cours de l'année, et environ 5 % disent avoir fait une tentative de suicide ayant nécessité une hospitalisation.»

La Normandie suit la même tendance. Selon Santé publique France, les passages aux urgences pour gestes suicidaires ont augmenté de 9,9 % entre 2022 et 2023. En 2023, 20 % de ces passages concernaient des filles âgées de 11 à 17 ans. En comparaison, seuls 5 % concernaient des garçons de 0 à 10 ans, et 7 % des garçons de 11 à 17 ans. Les hospitalisations pour gestes auto-infligés concernaient, là encore, une écrasante majorité de filles de 11 à 17 ans.

Quant aux gestes-auto-infligés : «De brutales augmentations sont observées chez les adolescentes et les jeunes filles avec + 63 % de filles de 10 à 14 ans concernées et + 42 % d'adolescentes âgées de 15 à 19 ans.»

Selon les pistes avancées par l'Observatoire : une plus grande vulnérabilité des filles vis-à-vis des conduites suicidaires, davantage d'exposition à des violences sexistes et sexuelles ou encore des injonctions (normes de beauté stéréotypée, sexualisation des corps féminins...) largement amplifiées par les réseaux sociaux, que les filles utilisent plus massivement que les garçons.

## « Certains ont des idées noires dès le primaire »

### INTERVIEW

Dr Justine Le Vaillant

Médecin chef  
au Bon sauveur

**Quelle est la prise en charge existante?**

En première ligne, il y a les accueillants-écouteurs de la Maison des adolescents qui peuvent être rencontrés physiquement et sans rendez-vous. Dans le cas d'idées suicidaires, on peut être alertés par les parents ou l'Éducation nationale. Des équipes mobiles adolescents sont présentes dans tout le département, en liaison avec les urgences pédiatriques ou pour «aller vers» pour faciliter l'accès aux soins psychiatriques, qui sont encore stigmatisés. Enfin, il y a les centres médico-psychologiques qui permettent aux ados de consulter très rapidement.

**Comment se porte la pédo-psychiatrie?**

En France, et comme l'a déjà souligné la Cour des comptes, elle manque de moyens. Et ce alors qu'on observe une augmentation des demandes tous

âges confondus. On parvient tout de même à être réactifs et à soigner grâce à notre réseau de partenaires qui maillent tout le territoire.

**Observez-vous une augmentation du nombre de tentatives de suicide chez les filles?**

Oui, je l'observe depuis 2019. Et cela concerne des âges de plus en plus précoces. On voit maintenant arriver des jeunes qui ont l'âge d'être en primaire et qui ont des idées suicidaires. Il y a un changement de population.

**Parviennent-ils à mettre des mots sur les causes de leur mal-être?**

Il y a des phénomènes sociétaux, le climat social, une anxiété globale, les guerres, le changement climatique... Il y a également les réseaux sociaux, les écrans. Avec eux, la notion de harcèlement se développe. J'observe également plus de jeunes concernés qui sont déscolarisés, désocialisés très tôt, parfois dès le primaire. Il y a enfin des épidémiologiques, dans l'accès aux médias, de contagion suicidaire. Cette anxiété touche même les

plus jeunes, qui ont aussi accès au numérique très tôt. Ils peuvent présenter des troubles du sommeil, se demander si la guerre va arriver chez nous demain... Ils en parlent, oui. Si ce climat inquiète les familles, il inquiète également les enfants.

« On s'inquiète dès qu'il y a un changement de comportement »

**Que représente le lien social pour un adolescent?**

L'idée, ce n'est pas d'interdire les réseaux sociaux mais de trouver comment les encadrer. On sent que tout le monde est dépassé. Chez les jeunes, tout va plus vite et ça ne prend plus les mêmes proportions qu'autrefois dans la cour de l'école. Quand on reçoit des messages après les cours, on entre dans la limite du personnel.

**Les « copains-copines » semblent parfois être d'un grand secours. Comment l'in-**

**terpréter?**

Les amis et l'entourage scolaire font partie de ceux qui peuvent donner l'alerte en cas de mal-être, c'est vrai, et ça fonctionne bien. Mais les jeunes ne peuvent pas compter que les uns et les autres car l'autre peut aussi être en difficulté. Avec les jeunes, on essaye d'identifier des personnes-ressources : sur qui peuvent-ils s'appuyer quand ça ne va pas? C'est plus compliqué de parler avec les membres de sa famille, au sein de laquelle il y a des différences intergénérationnelles. Et il y a des modèles familiaux dans lesquels il leur est moins facile de se livrer, avec des absences de communication par exemple.

**Quand faut-il s'inquiéter pour un jeune?**

On s'inquiète dès qu'il y a un changement de comportement, des consommations de toxiques, un isolement, du harcèlement ou des violences sexuelles...

• Propos recueillis par L. L.

► Numéro national de prévention du suicide : 3114.